

De nombreux faits divers dont les auteurs sont des mineurs peuvent conduire à établir une injuste équivalence entre la jeunesse et la violence. N'est-ce pas faire injure à l'ensemble des jeunes que de leur imputer indistinctement des agissements que la plupart d'entre eux réprouvent ? Heureusement tous les adolescents et tous les jeunes adultes ne jouent pas avec des poignards ou avec des armes à feu, pas plus qu'ils n'agressent leurs professeurs ou ne rackettent leurs camarades, ni ne font brûler des voitures. Il n'empêche que des jeunes de plus en plus nombreux, et de plus en plus jeunes, n'hésitent pas, semble-t-il, à commettre de tels actes. Cette violence n'est pas seulement plurielle dans ses formes, elle est aussi multiple dans ses causes, ou ses motivations.

La violence physique de l'agresseur qui dépouille sa victime d'un bien convoité ou les menaces que profère le racketteur, sont un moyen d'obtenir l'objet dont on attend la satisfaction, sans avoir à fournir en contrepartie l'effort nécessaire, que ce soit le travail rémunérateur ou la patience économe de l'épargnant : l'impérieux principe de plaisir qui régit seul les pulsions inconscientes exige tout, tout de suite, ignorant le principe de réalité qui impose détours et frustrations momentanées, sinon... définitives. Le sentiment naturel de pitié, cher à Jean-Jacques Rousseau, et sa maxime : « Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible », semblent bien vains et inefficaces pour retenir celui qui a décidé de faire de la violence l'instrument d'une satisfaction exempte de tout désagrément préalable.

D'autant plus que l'exercice même de la violence est l'occasion d'un plaisir immédiat : la mise en œuvre de ses capacités musculaires, la jubilation qui accompagne le maniement ludique du couteau ou de la batte de base-ball, mais aussi l'affect de domination intensément ressenti lorsque la victime cède à la force ou obéit sous la menace, concourent à doter l'acte violent d'un infini pouvoir de fascination, selon la terrible et inquiétante formule de Nietzsche : « Voir souffrir fait du bien, faire souffrir plus de bien encore - voilà une vérité, mais une vieille et puissante vérité capitale, humaine, trop humaine... »

Enfin si la violence résonne souvent comme un signal, véritable cri de douleur qui alerte et appelle au secours, elle peut aussi dans notre société médiatique devenir un signe prémédité pour se faire connaître et reconnaître dans une sorte de rivalité jubilatoire : n'a-t-on pas vu des groupes de jeunes incendiaires, dont la plupart n'étaient nullement privés de tout confort matériel, se lancer des défis non seulement quant au nombre de véhicules détruits, mais aussi quant à la notoriété et à l'audience de l'équipe de télévision déplacée sur les lieux pour diffuser largement leurs exploits destructeurs ? Si exister aujourd'hui,

c'est être mis en scène dans les étranges lucarnes, pour ces jeunes la violence est le plus sûr moyen d'obtenir leur droit à l'image.

Il faut endiguer par des mesures de répression cette montée de la violence ; mais il faut aussi, pour les décennies prochaines, chercher à la prévenir. La tâche éducative, sans cesse à reprendre, sinon à réinventer, ne consiste-t-elle pas, comme les Grecs nous l'ont appris, à faire prédominer le Logos, à la fois parole et raison, sur la violence ? Mais la libre parole hâtivement encensée, instrument de la raison raisonneuse qui exige justification de tout avant de consentir à obéir, n'est-elle pas une inversion perverse de la lente et difficile formation de l'adulte de demain ? Dans *l'Emile*, déjà, Jean-Jacques Rousseau stigmatisait ce travers : « Raisonner avec les enfants (est la) maxime (...) la plus en vogue aujourd'hui ; son succès ne me paraît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit ; et pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfants avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme, la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres, est celle qui se développe le plus difficilement et le plus tard ; et c'est de celle-là qu'on veut se servir pour développer les premières ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable : et l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin, c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. Si les enfants entendaient raison, ils n'auraient pas besoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs et mutins (...).

Il faut redonner à la parole sa vertu impérative qui, au lieu de s'enquérir du plaisir éprouvé pour motiver l'action, oriente la conduite en exigeant l'effort : pour être un jour capable de se commander, et donc de s'obéir à soi-même, il faut avoir appris à obéir et à respecter des limites avant même d'en avoir compris les raisons.

Il faut aussi que la parole qui énonce l'essentiel et qui seule permet le jugement de valeur, l'emporte sur l'image qui donne systématiquement la supériorité au paraître sur l'être ; si seule l'apparence compte, alors la violence est une excellente pourvoyeuse d'images : qu'y aurait-il de plus évident, de plus fascinant ? Si tout n'est que spectacle, la violence est super-star !

Avoir le courage d'assumer l'exercice de l'autorité sans laquelle il n'y a pas d'éducation, répéter inlassablement que la dignité de chaque personne est de l'ordre de l'invisible et qu'il ne faut pas céder au prestige de l'apparence, voilà notre responsabilité sous peine d'être condamnés par la parole de Montesquieu : « Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère, il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus ».